

**VELIKO TIRNOVO, LE 21 NOVEMBRE 2003
CHRISTO TODOROV –
LE PROFESSEUR, L'AMI**

(Université de Sofia)

J'ai fait la connaissance de Christo Todorov au moment où je commençais à étudier la littérature française. C'était en 1965. On fréquentait les cours de littérature française assurés par une dame âgée. Elle lisait ses notes avec une emphase inégale : ses vieilles feuilles ne se laissaient pas toujours aisément déchiffrer. De temps en temps, la dame s'embrouillait. Un silence gênant régnait alors dans la salle. La crainte de voir la panne intellectuelle se prolonger réprimait notre envie de rire...

Au séminaire de littérature que dirigeait Christo Todorov les moments de silence étaient fréquents aussi. Entre ses questions et nos réponses, des anges passaient. L'homme était timide et ne s'efforçait pas de « faire de l'animation ». Ces silences-là ne nous donnaient pourtant pas envie de rire, pas plus qu'ils ne nous gênaient. Les questions de Todorov – simples, essentielles, posées à la salle comme s'il se les posait à lui-même – retentissaient dans notre esprit et, pour la première fois, nous faisaient réfléchir non seulement à telle œuvre, à tel personnage, mais aussi à la Littérature. La Littérature comme forme artistique du langage, comme système esthétique de représentation, comme vision philosophique du monde. A nos réponses tantôt floues, tantôt fermes et d'une assurance naïve, Todorov ajoutait toujours un « oui, c'est ça ». Puis, cherchant ses mots, s'éclaircissant la voix, le regard fixé devant lui, il s'engageait, non sans hésitation, dans un commentaire. Il avait l'air de dire que nous étions ceux qui lui avaient inspiré son propos. Au bout de quelques mois, une complicité était née. Les étudiants adoraient « Lavtcho » (« Lionceau »). Je ne sais comment on avait donné à Todorov ce surnom : son attitude n'avait rien d'un lion. C'était un homme doux, calme, attentif aux autres. Nous apprécions l'absence, chez lui, de

Todorov est venu à mon séminaire. Son commentaire, après, ne faisait que confirmer ce que je ressentais intuitivement : la seule pédagogie à laquelle il croyait était celle de la pensée rigoureuse et de la découverte intellectuelle.

D'abord, il attachait une grande importance à l'appartenance générique de l'œuvre. Pour lui, le genre était avant tout une forme d'organisation discursive. Le rôle des verbes modaux était à ses yeux essentiel pour définir le statut général du texte étudié et, par là, les conditions d'émergence du sens principal de l'œuvre. La pédagogie qu'il pratiquait consistait donc à aider l'étudiant à établir le cadre conceptuel de chaque texte. A partir de là, à chacun d'interpréter comme il l'entendait. J'ai retenu cette première leçon de méthodologie que Christo Todorov m'avait donnée sans le vouloir. Il y en a eu d'autres. Notre amitié était une chance pour le jeune enseignant que j'étais. Nos échanges étaient d'une grande densité. Ne sachant pas « bavarder », Todorov donnait tout de suite une tournure essentielle à notre dialogue. Tous ses propos étaient réfléchis, bien pesés. Il était le contraire d'un esprit primesautier. Ses idées n'étaient pas le fruit d'une improvisation. Avec le temps, je me rendais compte aussi de la profonde cohérence de ses écrits. Il ne choisissait pas ses sujets de recherche au hasard, ni au gré des circonstances. Il n'était pas étonnant qu'au cours de nos discussions Christo campait sur quelques idées fortes qui lui étaient chères. Ce n'était pourtant pas un esprit dogmatique. Il entendait formuler, à la fois avec modestie et avec ténacité, des principes de l'analyse littéraire qui prétendaient avoir la rigueur et l'universalité d'un axiome scientifique. Les détails du texte et le caractère unique de l'œuvre le préoccupaient moins. Todorov croyait à une théorie générale de la littérature étroitement liée à une philosophie du langage. Avec son ami Krassimir Mantchev, ils avaient trouvé dans la linguistique de Gustave Guillaume une charpente conceptuelle. A partir de là, ils bâtissaient leurs thèses.

Je n'étais pas très sensible à cette approche de la littérature. A aucun moment Christo Todorov ne semblait me le reprocher. Sa tolérance n'avait cependant rien d'une indifférence. Car son sens éthique ne le cédait pas à son rigorisme intellectuel. Ainsi, à mesure que je m'éloignais du professeur, je m'approchais de plus en plus de l'homme. Son amitié m'était chère. Et sa disparition prématurée n'a fait que l'intérioriser en moi. Il m'arrive, encore aujourd'hui, de dialoguer avec Christo. J'aime lui prêter une voix qui objecte

à mes idées puisque je sais qu'elle est toujours bienveillante et qu'elle m'est, somme toute, bénéfique.

Ces quelques lignes, je les ai prélevées de nos conversations dans mon for intérieur. Et si je me suis décidé à montrer au grand jour « mon image » de Christo Todorov, c'est parce que celle-ci a été longtemps partagée avec d'autres collègues et d'autres amis. La mémoire de Christo Todorov est notre bien commun. Nous devons la conserver – pour nous, mais aussi pour ceux qui viennent après.